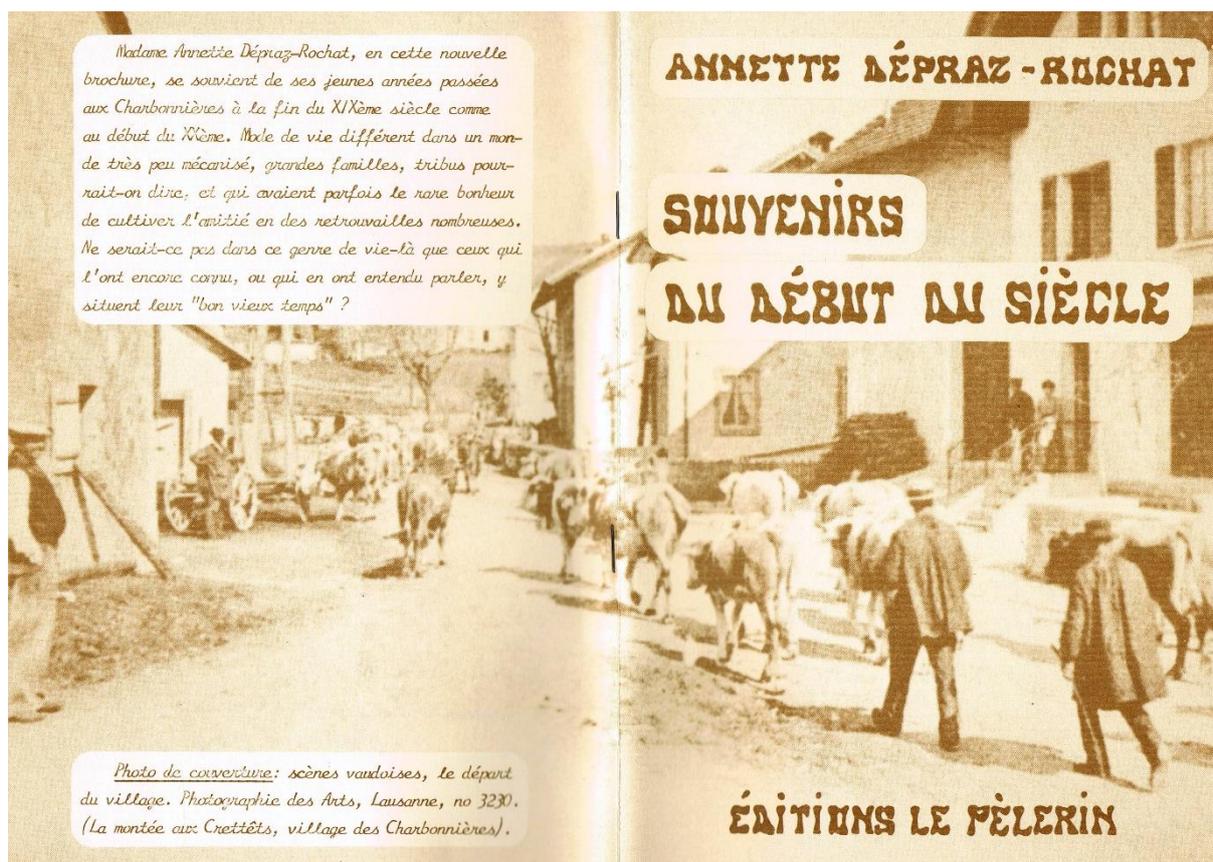


Bonport entre deux siècles



Récit de Annette Dépraz-Rochat, paru dans la brochure Souvenirs du début du siècle, Editions Le Pèlerin, 1988, pp. 30 à 33 :

Quand on allait en Bonport... J'avais vu revider le creux de Bonport. Parce qu'en Bonport, il y avait une très belle maison. Je l'ai vue. J'avais une douzaine d'années quand ça a brûlé. J'avais les ourles. Je me rappelle... On entend dire au matin : « Bonport brûle ». J'étais au lit. Et puis mon papa est vite couru à l'Epine. Parce que le terrain avait été sec. Puis une année y avait déjà eu un petit incendie à la Roche. Alors il avait peur. Mais c'était une belle maison, une ancienne maison en Bonport. Il y avait une scierie et puis un moulin, en Bonport. Y avait eu une inondation. Ca avait tout démoli là-bas. Et puis alors ils avaient revidé le Grand Creux. C'était l'entonnoir pour que l'eau parte, parce que quand il y avait cette inondation, on allait en bateau depuis le Pont aux Charbonnières. Tout était submergé. On voit encore une tranchée qui descend dans le bord, vous avez remarqué ? Qui était creusée, qui descend au fond, et puis on voit encore un rond. C'était chez Thionville qui avaient un cheval. C'était un manège. Les wagonnets allaient au fond pour prendre les matériaux, et puis ils étaient remontés avec un câble qui s'enroulait avec le cheval. Vous avez remarqué ? Du côté des Charbonnières, dans le Grand Creux. On voit encore très bien la tranchée où ils



Les travaux de creusement vers 1898.

avaient posé les rails pour remonter les wagonnets. Et puis tous les matériaux, ils avaient formé cette grande plateforme. C'étaient les matériaux qu'ils avaient repris dans le Grand Creux. Ils l'avaient revidé. Le cheval de chez Thionville qui tournait le manège pour remonter les wagonnets.

Et puis y avait le Creux Martinet, droit avant d'arriver en Bonport, qui a été comblé. Et puis il y avait la caverne à Metsire, un peu plus loin. Dans le temps, il n'y avait point de sentier. Il n'y avait rien, qu'un tout petit chemin. Et là-bas, il y a une caverne. Y avait un gros rocher là-bas. Quand on voulait aller à la Tornaz, il fallait passer par-dessus. C'était des fois assez dangereux. Parce que ce n'était pas creusé. Rien du tout. Et puis en Bonport, il y avait un Sorier, un Italien qui avait habité encore assez longtemps, un brave homme. Il allait travailler des fois à Vallorbe, à pied. Alors il avait déjà fait une petite passerelle. Et puis quand le tunnel des Forces de Joux s'est fait... Alors ils ont tout arrangé ça.

Le chemin qui va depuis Bonport à la Tornaz, ce joli sentier, et bien j'étais jeune fille quand il s'est fait. Il s'était créé une Société de développement aux Charbonnières. On avait fait une vente pour avoir les fonds pour faire le sentier. C'est Fantoli déjà qui l'avait fait. Il avait coûté six cents francs. Mais c'était un joli chemin, c'était joli. Voilà comment ça s'était fait. Mais en Bonport, c'était une jolie maison. Savez-vous... Eva de l'Épine, la grand-mère de votre papa, elle était de Bonport. Ses parents habitaient à Bonport. Ils étaient nombreux. Y avait Eva de Bonport. Y avait Maria de Bonport. Y avait le père à la femme de Henri

Aubert du Lieu, c'était Béat, il était de Bonport. Oh ! ma cousine Julie me parlait d'Eva de Bonport, de Maria de Bonport. Ils étaient nombreux en Bonport, vous comprenez. Ils avaient bien des rapports avec ceux de l'Epine. C'était tout près. Et puis l'incendie... Il y avait Guédon. C'était un homme des Charbonnières qui demeurait là-bas avec une chèvre. Le feu avait pris on ne sait pas trop comment. Un matin on dit : « Bonport brûle ». Mais on a bien regretté. C'était la promenade des gens le dimanche soir. On allait en Bonport. Il y avait des fois un débit, il y avait des Italiens qui étaient logés là-bas, des autres gens qui y ont vécu. C'était la promenade du dimanche. On allait se promener jusu'en Bonport. Les gens n'étaient pas tant exigeants. C'est joli, la promenade là-bas, surtout le dimanche soir. Le chemin est dans l'ombre, et puis le lac et la Dent sont encore dans le soleil. Puis quand tous les champs étaient bien fleuris, d'esparcette, de tout, c'était une belle promenade. En tout cas moi, souvent pendant la semaine, le soir, j'allais me promener du côté de Bonport. C'est tranquille, c'est une belle promenade.



La maison de Bonport telle qu'elle se présentait juste avant son incendie de 1898.

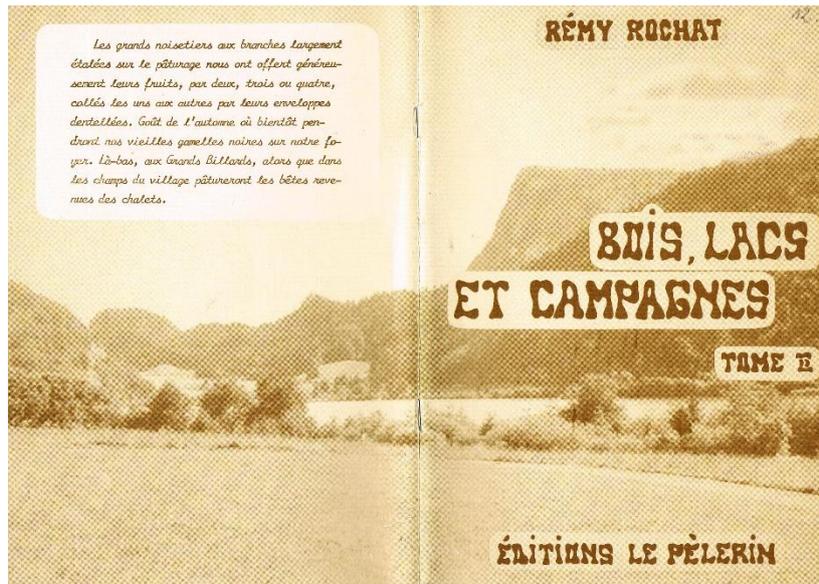
L'incendie de Bonport du 17 décembre 1898 – FAVJ du 22 XII 1898 –

Samedi matin 17 décembre, vers 6 heures, un incendie a détruit la pittoresque maison de Bonport, située à proximité de l'entonnoir de même nom, sur la rive occidentale du lac Brenet. Le feu aurait été mis, dit-on, par une lampe à pétrole renversée par mégarde par l'un des locataires.

Avec la disparition de l'immeuble de Bonport, s'en va aussi un souvenir du passé. C'était à Bonport que jadis nos ancêtres faisaient moudre leur farine. Le petit bâtiment avait un aspect pittoresque et rustique, s'adaptant de toutes manières au paysage désert mais pourtant riant de la rive occidentale du lac Brenet.



Au premier plan, le Creux Martinet que l'on est en train de remblayer. A l'arrière plus aucun bâtiment ne se signale. Nous sommes ici dans les années cinquante.



1988

BONPORT

Encore un de ces coins délaissés des adultes et dont les enfants font leur univers. Evidemment pas les dimanches où les familles du village allaient s'y promener pour se gorgier de soleil, du parfum des fleurs et de l'air du lac. Car le Brenet est là, à votre droite, au pied de la Dent de Vaulion qui l'écrase de sa masse énorme. Ce lac que les pêcheurs longent dans leur barque à fond plat, faisant aller leurs rames d'un geste souple et tranquille.

Alors délaissé la semaine, ce Bonport de mon enfance, ce coin béni qui me laisse tant de souvenirs ? Pas tout à fait. Car n'y avait-il pas le ruclon à proximité, ce Creux Martinet qui rappelle de par son nom des activités industrielles lointaines et oubliées, quoique formidables de par leur importance, leur complexité, et même leur modernité.

Aucun vestige néanmoins de ces anciennes professions

- 26 -

dans ce grand trou que l'on remblayait avec les déchets des ménages qui goûtaient avec délices aux bienfaits d'une société nouvelle qui remplaçait peu à peu le bois par le plastique et le fer blanc. Le fond même de l'entonnoir, au pied des roches qui le surplombe, n'était plus visible depuis longtemps. Sur ses pentes, on brassait souvent des coquilles d'escargots qui craquaient sous les pieds. Et maintes fois du foin mouillé avait été déchargé là-haut, qui charbonnait dans une odeur âcre. Martin y vidait de pleins camions de boîtes de conserves vides. A ce train-là, il n'allait pas faire vieux, notre cher et beau ruclon. Un traîneau à moitié calciné dressait en l'air ses patins rouillés. Près de lui s'enterraient de vieilles bouteilles que nous retirions pour les lancer contre les rochers où elles éclataient à grand bruit. Au fond des pneus avaient roulé, la preuve évidente que les voitures se faisaient plus nombreuses au village. Ces pneus, un jour, nous les avons hissés au-dessus des roches, à la limite des pâturages, et de là-haut, nous les avons lâchés vers le bas. Il fallait les voir sauter par-dessus les roches et les buissons. Quels bonds prodigieux! Ah! il ne vous aurait pas fallu passer sur le chemin de Bonport à ce moment-là. Quelle écrasée!

Belles heures, en vérité. Et ce Martinet, tout de même, quel ruclon! Quel beau et magnifique ruclon!

J'en ai une profonde nostalgie. C'était le vrai ruc-
clon d'antan où l'on pouvait tout trouver. Des roues
pour envisager un essai de cariole, de vieux outils
parmi des rognures de sangles à vacherins qu'un affi-
neur avait déchargées là, des livres, et une fois,
comme on l'a vu, les nasses usagées qu'un pêcheur ne
voulait plus. Et bien d'autres vieilleries encore, un
assemblage extraordinaire de choses usagées qui re-
prendraient un jour le même chemin si nous les avions
emportées au village.

Plus loin que le Creux Martinet, en dessus du
chemin, c'est la grotte de Bonport. La seule de notre
enfance qui était située à une distance raisonnable
du village. On y accède par une fissure basse. La
grotte est offerte à la lumière par une fenêtre énorme
ouverte sur le lac Brenet. A dire vrai, plus une fail-
le qu'une grotte. Mais elle nous plaisait comme ça et
nous voyait souvent en ces âges où Six-Sous était le
grand pont de nos jeux d'enfants. D'une connaissance
et d'un savoir faire supposés universels. Le maître
du canif, de la ficelle et des feux. Là un foyer avait
été dressé contre le roc qui avait noirci. La fumée
pouvait s'échapper par l'immense fenêtre ou par les
autres failles de ce complexe rocheux tout en plaques.
Encore heureux que nous n'ayions pas été écrasés par
l'une de celles-ci qui se serait détachée, comme elles

le faisaient parfois au Grand-Creux, à quelque cinquante mètres au nord, sous l'action de la pluie et du gel.

Voilà donc le foyer et un ^{feu} qui pétille. Les buissons des alentours nous ont donné du bois sec à profusion que les plus jeunes, nous comme de juste, ont traîné dans la grotte. Devant celle-ci, à l'automne, dans l'herbe sèche des pentes, tombaient ces butzines dures et acides qui poussaient sur de vieux pommiers sauvages aux branches noueuses. Petites pommes jaunes à peine plus grosses que des noix qui mûrissaient là, en ce coin privilégié. Nous les ramassions; elles étaient notre récolte. Et rentré à la grotte nous les piquions au bout de branches taillées en pointe et nous les faisons griller. Je les revois se racornir sur le feu, je les sens, délicieuse odeur de pomme brûlée, et je les goûte encore, sauvages et amères, mais rendues presque mangeables par cette rapide cuisson.

Donc la grande fenêtre donne sur le lac. Tout le soleil de la région y pénètre à flots cet après-midi. Passent deux vieilles dames qui vont au village après avoir été jusqu'à la Tornaz et qui, en rentrant, se sont peut-être assises sur le banc de la cave à la Metsire. Un homme est venu décharger une pleine cariole au ruclon; du travail pour nous autres tout à l'heure! Un pêcheur longe le lac sur son bateau gris. Le village est là-bas, dans le prolongement des Crêts de l'Épine, très beau dans sa lumière automnale.

Plus loin encore est le Risoux, et ses forêts noires. Ô douces vacances d'automne. Un train siffle et sort du tunnel. Le voilà qui longe la rive orientale du lac dans un grand roulement sourd. On est bien, là, en notre situation dominante. Et en nous se gravent ces impressions et ces couleurs que nous n'oublierons jamais, où que nous allions et quoi que nous puissions faire. Assis sur les rochers. Nous causons. Les grands surtout. De trois ou quatre ans nos aînés, d'une expérience double ! Et naissent des histoires dont l'in-vraisemblance nous est mythe et vérité. Six-Sous raconte la sienne, sa préférée, sûrement imaginaire, où son grand-père - avait-il seulement vécu au village, cet homme vénérable ? - était tombé dans le Grand-Creux du haut des falaises, mais s'était miraculeusement raccroché à un arbuste qui poussait là, dans une fente du rocher. Histoire à la fin méconnue qui me faisait rêver la nuit. Car je le voyais moi aussi à mes pieds, ce Grand Creux énorme et terrifiant.

Dans un coin de la grotte s'ouvre une cavité étroite où seuls des animaux de petite taille se faufileraient. Ce trou-là ne conduisait-il pas à Vallorbe, passant sous le lac et la Dent de Vaullion ? Et des tassons, ces bêtes imaginées dodues, avec de longs poils, ne l'habitaient-ils pas ?

Les heures passaient. Nous avions escaladé les rochers

par d'étroits chemins qui courent au-dessus des plaques rocheuses. Et de ces hauts nous avons encore regardé le lac Brenet et ce site exceptionnel qu'est Bonport, avec sa vaste esplanade, ses arbres et ses murs, ruines à peine décelables de la vieille maison où naquit Eva, notre arrière-grand-mère de l'Épine. Plus haut encore étaient les barbelés qui isolent cette zone de la Roche. Un tout autre monde où la pente s'atténue soudain pour laisser place aux forêts et aux pâturages.

Lors de cet après-midi de soleil nous étions aussi allés à ce Grand Creux. Imaginez un entonnoir gigantesque de trente mètres de diamètre, et d'une profondeur de 10 à 15 mètres dès le niveau du chemin. Mais avec une falaise qui le domine d'une hauteur totale de trente à quarante mètres. Un prodigieux décrochement rocheux qui nourrissait nos cauchemars, la nuit, une fois rentrés à la maison.

Placés au pied de cette falaise, après une descente prudente, dressant la tête pour tenter d'apercevoir son point extrême, quelle impression! Oui, nous autres, nous étions vraiment minuscules au fond de cet énorme trou où nous chuchotions plus que nous parlions. Car ne dit-on pas que les bruits trop forts peuvent provoquer des éboulements? Nous devenions ainsi bien timides en ces entrailles du monde où demeurent encore

les vestiges des bâtiments industriels d'autrefois, pans de murs, pierres de tailles de grandes dimensions qui s'y effondrèrent au siècle passé. Sur les pierres plates détachées des parois, couraient de jolis dessins en forme de fougères, délicats et harmonieux.

Deux possibilités s'offraient pour descendre au fond de cet entonnoir. Un chemin de terre qui court droit en bas sur la pente gauche, ou l'escalier de fer ancré aux murailles énormes qui retiennent les eaux du lac. C'était notre exploit de la journée que d'enjamber la barrière métallique plantée au bord du chemin, que d'empoigner cette échelle peinte d'anti-rouille gris, et que de descendre à mi-hauteur, le reste étant à faire parmi les roches qui conduisent au fond parmi les décombres et les framboisiers.

Parfois passaient des promeneurs qui du chemin, là-haut, nous regardaient errer en ce fond inquiétant. Aucun bien sûr qui n'aurait voulu nous rejoindre. Ils ne connaissaient plus rien, eux, des délicieuses sensations de l'aventure. Ils étaient sans fantaisie, privés de désirs extraordinaires ou étranges, sages. Ô sagesse ! N'était-ce pas nous qui l'avions après tout, qui voulions tout découvrir ? Et qui par cela apprions à connaître cette terre dans sa diversité ? Qui établissions avec elle des liens que rien ne pourrait jamais rompre, ni même altérer.

Notre terre... ma terre, que j'aime et que je vénère.
Qui fut et qui restera l'essentiel de mon existence.
Qui a su m'ouvrir à la vie et qui saura, j'en suis sûr,
m'accueillir après m'avoir tant donné. Ô ma terre!
Ô Bonport de mon enfance!



1645 Un entonnoir des lacs de Joux-Bonport

Quand les lacs sont dans leurs grandes eaux, l'on ouvre les vannes à Bonport.

Un beau ruclon

Puisque nous en sommes aux décharges, sujet merveilleux! poursuivons la route. Le Martinet se trouve dans la proximité immédiate des grottes de Bonport, non loin du Grand Creux. Notre coin. Terre isolée mais belle. Une description n'en donnerait qu'une faible idée. Surtout au printemps, quand les premiers beaux jours en activent la végétation dont les prémices invariables sont des pervenches qui poussent aux pieds des grands rochers. Bleu délicat. Terre harmonieuse, pleine de soleil. Terre de nos aïeux, au bord du lac Brenet, bien faite pour nous y attirer et nous offrir des heures où le temps n'a vraiment aucune importance. Le plus beau coin de la Vallée!

Le Martinet est un ancien entonnoir que l'on comble peu à peu. Bien visible encore cependant. Une paroi rocheuse en domine la partie la plus profonde sous laquelle nous nous retrouvons quand, nous coulant sur la pente mouvante, nous rejoignons le fond. Suit la remontée sur les déchets qu'un village délaisse. Je l'ai déjà raconté bien des fois. Mais comment ne pas revenir sur ses traces quand celles-ci ont été heureuses ? Et puis ruclonneur, on le reste pour la vie. C'est un sacerdoce. Il nous a été transmis par le sang de tous les ancêtres qui avaient le sens le l'économie poussé à l'extrême et dont le souci majeur était de ne rien jeter. Faire sa réserve maximale des choses usées, quand bien même celles-ci ne resserviront jamais.

Nous découvrons le monde au travers de ce que rejettent maintenant nos contemporains à pleines brassées. Car soudain pour la plupart ils en ont eu marre du chénit. Ils font

les afonds. Le grand débarras du siècle. Et désormais ils ne trient plus rien du tout, tout y passe. Ils jettent leurs vieux meubles, ou ils les vendent pour quatre sous, pour racheter du bon marché, du contre-plaqué. La matière a désormais pour nom: fer blanc, bakélit, formica. On parle aussi déjà de plastique. Attention, la grande révolution est proche.

Nous glissons sur des coquilles d'escargots. Des milliers de coquilles. Le ruclon en est blanc. Percées, elles ne pouvaient plus servir. Elimination. Nous roulons sur les boîtes de conserve vides du même producteur. Martin à lui seul a rempli la moitié de l'entonnoir, si ce n'est plus.

Dans le fond de vieux chars dont les restes émergent, calcinés, parce que recouverts de vieux foin qui brûle. Et dont l'odeur âcre nous fait tousser. Vieux pneus hissés sur le haut des côtes rocheuses pour dévaler ensuite avec des bonds de dix mètres par dessus les buissons, les escarpements, les chemins, pour retomber enfin avec fracas au fond du Martinet. Bouteilles vides que nous brisons contre la paroi. Ou que nous jetons au lac pour les bombarder de cailloux. Sous-marins allemands en vue, sales boches, va! Voici le périscope qui dépasse. Et vlan, et tchac, je te les crève, ^(l'œil) ces salopards. Le sens inné de la patrie. Les bouteilles éclatent, elles coulent. C'est très beau. Nous remplirions le lac Brenet à nous tous seuls. Heureusement, il y a du fond. Le tout disparaît dans les profondeurs abyssales du lac où la trace de nos batailles s'efface.

L'eau est si profonde en Bonport que personne ne s'y baigne. A cet égard c'est un lieu maudit. L'eau y est noire, épaisse. Nos bouteilles s'éloignent parfois du bord par le mouvement des vagues. Mais aucune qui ne soit épargnée. Au large passe un bateau. Le lac Brenet est un lac tranquille. Edgar. Nagent des foulques, plongent un peu plus loin des grêbes huppés. Les vagues chassent l'eau de surface en un mouvement commencé au début du monde et qui n'en finira jamais. C'est un bruit doux. Les générations passent. Et le ruclon se remplit. Non pas peu à peu, très vite. De choses désormais inutiles.

La liste est longue: foin mouillé - il a traîné celui-là trois semaines au Plats du Séchey - faneuses, moteurs déjà; châssis de carioles, vieilles brouettes, cadres de char,

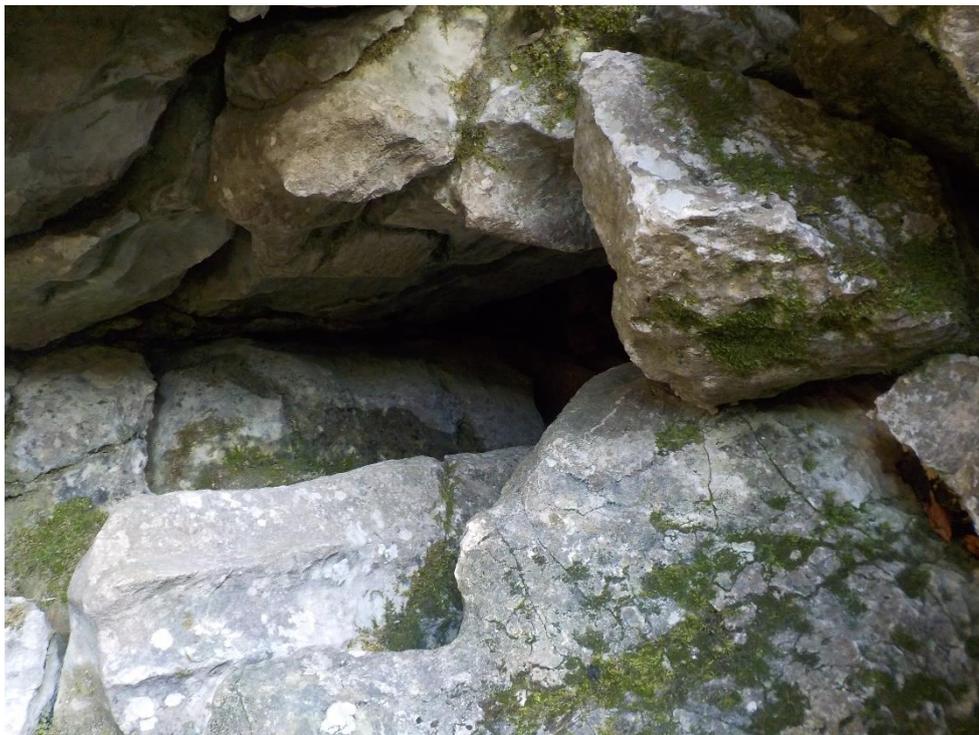
cadavres de chat, oulala, quelle odeur! poussette dont nous défonçons la coque de bois croisé peinte en noir avec quelques dessins dorés à coups de pierres, traîneau qui ne glissera plus sur les routes enneigées du village; vieilles revues - rebouillons bien le dessous pour voir s'il n'y aurait pas quelque femme à poil! - déchets d'affineurs avec des sangles, des rognures, des pliures, le tout avec son odeur forte, désagréable bien entendu quand il s'agit des restes des autres! déchets de forge aussi, sciure qui brûle ou plutôt qui se consume dans une odeur pénétrante, fourneaux, vieilles bossettes, tasses écrasées, filets de pêche emmêlés, vieilles nasses aplaties, arêtes de poissons. Et puis ça, et encore ça, avec en plus, maintenant qu'on vous démonte les vieilles maisons, des poutres, des tavillons avec les clous qui dépassent, des tôles et des matériaux divers. Le ruclon fume. On enterre ici une civilisation entière, avec ses anciennes coutumes et ses anciennes vies. Dont finissent en cette décharge les vieux habits râpés au col qui ne les rappelleront désormais plus quelque part dans les maisons de ce village. Ceux qui les portaient sont là-bas, au cimetière. Ils se consomment de même. C'est ici la fin définitive du passé, et nous, de ces lamentables conclusions, nous en faisons le premier de nos délices!

* * *



Ah ! qu'elle était belle, la maison de Bonport...

Du côté de Bonport



Entrée de la grotte.

Nous partons souvent par les mêmes chemins et pour les mêmes lieux. Les plus fréquentés les plus aimés. Quoi de plus naturel ? Et pourquoi autrement y retournerions-nous ? Où les arbres, l'herbe, la terre, les roches, sont amis. Où le ciel même nous protège. En lequel passent souvent de gros nuages, parfois blancs, vaporeux, parfois gris et lourds qui font prendre au lac des teintes d'encre, avec des reflets verts inquiétants. Où le village, là-bas au couchant, toujours nous attendra, quoiqu'il nous arrive et quoique l'on fasse. Pour nous accueillir à nouveau quand nous aurons usé le plaisir de nos amusements. Quel coin que le nôtre, quels plaisirs il nous offre. Mais en contre-partie quel amour nous lui portons. Peut-on exprimer cela par des mots ?

La route du bord du lac s'ouvre étrangement, vers chez Zouzou, juste avant la Zénith, par une barrière de chemin de fer à contre-poids. Rouge et blanche. Dont l'usage, qui se souvient de celle-ci, est d'interdire cette zone au parcours

du bétail, l'été, quand celui-ci pâture communément les bords du lac. Dès après c'est la scierie, puis aussitôt de grands espaces de champs qu'aucune construction ne dépare. J'ai horreur qu'on massacre les champs. Le grand-père y a aussi une parcelle où nous fenons. Ca s'appelle les Vieilles Maisons.

A nous la liberté, à nous le lac. Nous nous arrêtons à la plage où nous lançons des cailloux plats à la surface de l'eau. Cinq ou six ricochets. Les cailloux partent à la conquête du grand large au-delà duquel se profile la Dent. A la fin de leur trajectoire ils plongent d'une manière abrupte dans les profondeurs. Ceux-là ne reverront jamais le jour.

Puis nous poursuivons notre chemin que nous délaissions parfois pour nous couler en de petits passages se faufilant entre les buissons, sous les arbres déjà nombreux de ce bord de lac pierreux que la végétation envahit depuis l'année 1942 où les Forces de Joux abaissèrent son niveau de deux ou trois mètres. Y poussent aussi des plantes que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Végétation en partie sèche et dure, apte à se contenter d'un sol d'une grande pauvreté sur lequel néanmoins poussent sans problèmes sapins, bouleaux, frênes et sorbiers.

Nous arrivons au Creux Martinet, délaissant son exploration trop connue. Nous allons au Grand Creux. Nous nous penchons sur ses barrières grises, fascinés par ce trou immense dont l'impression qu'il nous offre est doublée par la paroi verticale qui le surmonte. Il est mystérieux, envoûtant, angoissant dans les vertiges qu'il nous donne, le Grand Creux, dont la vaste profondeur absorberait la moitié des maisons du village. Il prend nos voix. Lesquelles tombent en lui en d'étranges résonances. Caverneuses, ouateuses, porteuses d'un écho timide que les parois proches nous rejettent. Là autrefois étaient des usines. Personne ne nous l'a dit. Nous en avons néanmoins la certitude et nous nous préoccuperons bientôt de retrouver dans le fond des vestiges de cette ancienne industrie du fer, restes de forge, éléments architecturaux de vieilles bâtisses.

Nous descendons. Parfois sur la côte qu'il y a à gauche et qui, en une pente très raide, conduit droit au fond. Pleine d'orties qu'on écarte avec le pied et de pierres sur lesquelles

nous roulons. Nous glissons aussi. Heureusement, des arbustes ont poussé là dès le début du siècle et nous nous accrochons à leurs branches souples.

Mais plus souvent encore nous descendons par les échelles de métal plantées dans la muraille qui sépare cette dépression, le point le plus bas de la Vallée, du lac Brenet. Il faut camber la barrière et empoigner les premiers pachons du métal glacé sur lesquels le pied se pose. Avec une précaution craintive d'abord. Puis avec une assurance timide. Nous nous cramponnons ferme. Chuter ici, c'est la mort. Le sol est à dix mètres plus bas, parmi les rochers. Aussi chacun de nos gestes est-il assuré, précis, la main se referme avec force sur chaque échelon.

En bas cependant nous n'y sommes pas encore dès le bout de l'échelle. A mi-hauteur seulement. Le gouffre nous attend plus bas, dont on aperçoit mieux d'ici les grosses pierres qui en tapissent le fond. Pour suivre, il est nécessaire de se glisser le long d'un chemin étroit entre les roches. Le pied ne retrouve son assurance qu'au fond où nous sommes enfin arrivés. Ouf! sans encombre, sans nous tuer. C'est si bon la vie!

Nos voix désormais sont toutes minuscules en ce fond où nous osons à peine parler. Ne dit-on pas que la voix seule est capable de déclencher des avalanches? Paroi rigoureusement verticale, haute, mais haute. De cinquante mètres au moins. Un décrochement rocheux formidable au pied duquel nous nous rapprochons. Nos regards se dirigent vers le haut. Drôle de vertige. La tête nous tourne. Les nuages bougent-ils ou est-ce nous qui chavirons? Nous sommes bien peu de chose. Et dans le ciel, si éloigné maintenant, hors de notre monde, passent des corbeaux. Points noirs, à peine, qui se rient eux, des espaces que nous appréhendons avec tant de peine. L'homme a vraiment des semelles de plomb. Pas étonnant qu'il soit si lourd.

Les bruits ne sont plus les mêmes. Seuls. Et là-haut les gens qui passent sur le chemin s'arrêtent près des barrières grises que des treillis complètent pour éviter les accidents. Et nous contemplant avec étonnement nous semble-t-il. Que font donc ces gamins dans ce trou? Ils ne sont guère que des nains, des silhouettes foncées appuyées à la barrière.

Nous errons entre les rochers parmi lesquels des pierres

de taille d'un demi-mètre cube, restes impressionnants de murailles ou de soubassements des anciennes usines. Si nous en connaissons l'existence, l'histoire nous en reste floue. Et ce ne sont pas nos parents qui nous renseigneront bientôt, quand nous serons rentrés à la maison. Ils s'offusqueront d'abord que nous soyions venus là, avec les risques que cela comporte, puis ils ne sauront rien nous dire. Cruelle ignorance pour des gens qui devraient pourtant tout savoir.

Etre enfant pour connaître les aspects innombrables du monde. Il nous apparaît si vaste en nos profondeurs. Et si riche. Le mystère de ce fond inquiétant nous le présente. C'est comme l'introduction à ce grand, à cet immense passé, comme les effluves d'un temps qui ne voudrait pas mourir et qui se prolonge là, en cet endroit retiré où nous seuls le retrouvons. Cette lointaine et fabuleuse appréhension du passé, me donnera quant à moi la passion de l'histoire.

A la surface des roches courent d'étranges dessins. Les fougères alors qu'elles étaient encore en place, développées entre les fentes verticales, ont laissé ces beaux et délicats motifs. Que nous contemplons avec attention. Cela nous rappelle l'école et le dessin, ranime nos goûts esthétiques inexploités, mais toujours en éveil qui nous pousseraient volontiers vers des recherches artistiques plus approfondies si nous en avions le temps. Mais nous ne l'avons pas. Car il nous faut courir les bois, les champs, et fréquenter ce bord du lac si plein d'attrait que les adultes, en semaine, à leurs oeuvres, nous laissent tout entier. Quel cadeau vous nous faites sans que vous n'en sachiez rien, Mesdames et Messieurs!

Nous remontons par le même chemin, celui des échelles, ou par la pente raide. L'air nous apparaît plus chaud ^{quand} nous débouchons au niveau du chemin. Un rien d'étonnement pour ce là-bas où nous sommes allés, craignant après coup l'éboulement improbable qui nous y aurait engloutis.

Nous revenons sur nos pas. Nous escaladons d'autres pentes rocheuses entre lesquelles courent des chemins méconnus. Approche de la varappe en quelque sorte. Où au pied des parois nous pénétrons dans la GROTTÉ DE BONPORT. Connue de tous les enfants

du village qui croient chacun en être seuls propriétaires. Grande et large, un étroit passage y conduit. Nous nous cognerions la tête. La pierre est polie, brune, par la fréquence des entrées et des sorties, ces dix générations de gamins qui ont passé là. La nature s'offre à ceux qui l'aiment et la fréquentent.

Notre retour ici, maintenant que souvent nous ne sommes plus que les deux, nous rappelle des autrefois peu lointains où nous y venions encore en équipe. Les frères, les cousins et bien entendu Six-Sous. Nous y avons construit un foyer contre la paroi intérieure dont la pierre s'est noircie. Nous y avons cuit nos pommes sauvages. Mon père lui les appelait des butzines. Que nous cueillions, piquées sur les branches nues de pommiers sauvages, comme de minuscules boules de Noël, jaunes, dures comme des noix. Ou que nous trouvions sous les branches, dans l'herbe. Tombées d'arbres rachitiques plus vieux que le monde, sans croissance aucune depuis des siècles, squelettiques, sans formes précises et dont personne ne se soucie. Et que nul être vivant non plus ne voit, si ce n'est nous pour en découvrir et cueillir les fruits minuscules.

Toutes ne tomberaient pas dans l'herbe. Elles pourriraient sur l'arbre même, s'y dessécheraient peu à peu, prenant bientôt la même couleur que ces branches noueuses qui me faisaient penser à de petits vieux arrivés à l'extrême bout, non seulement de leur carrière, mais aussi de leur vie, et qu'un souffle, si léger soit-il, emporterait sans qu'ils ne s'en rendent compte. Mais les arbres peuvent vivre longtemps de cette manière, au ralenti, presque hors du temps, et apparus ici, en cet endroit cru écarté, hors de l'atteinte des hommes. Toujours prêts avec leurs haches et leurs scies à vouloir enlever ce qui n'est pas de rapport, n'a pas d'avenir ni n'en aura jamais.

Elles étaient comme de grosses agathes, les butzines. Nous nous en bourrions les poches, nos vestes ballottaient. La réserve alors était suffisante. Nous nous en gaverions quand elles seraient cuites, à point, là-bas, juste au-dessus, dans la grotte, sur le foyer que nous entretenions avec le bois recueilli dans les parages, sous ces arbres même dont les plus

vieilles branches finalement tombaient. Mais plus d'une pomme aussi servirait de pierre, lancée depuis la grande fenêtre de la grotte en direction du lac ou sur le chemin. Non, celles-ci, si âcres, si acides, si dures, personne n'allait nous les voler. Et nul ne se presserait sous les arbres pour les dépouiller de ces fruits durs et ingrats qu'ils donnaient encore. Ils avaient poussé non loin des ruines, dès avant l'incendie déjà de l'ancienne ferme de Bonport. Et dès lors ils n'avaient plus connu de compagnie que les générations successives des enfants du village qui venaient hanter ce coin. Ceux de l'Epine aussi, pas loin, que l'on trouve en montant le chemin en pente raide qui de là y conduit en une belle promenade de dix minutes à peine. Que jamais je ne fais sans penser à eux, les anciens habitants de ces maisons foraines d'où je suis originaire.

Parmi lesquels fut mon père et mon oncle Richard. Et peut-être aussi Théophile, un grand garçon qui y vint en vacances. Il se tient entre les deux frères sur une photo de l'ancien temps, toute jaunie. Un garçon, un prénom, et l'immensité humaine où il s'est perdu, disparu à jamais.

Il était quatre heures. On le devinait, car nous n'avions pas de montre. C'était la position du soleil au-dessus du village alors que les vaches étaient en champ et que l'on entendait leurs cloches, du côté de l'Epine, qui nous la donnait. On apprenait à lire dans le grand livre de la nature.

Sur le foyer nos pommes brunissaient, se recroquevillaient aux bouts des branches sur lesquelles nous les avions piquées. La peau enlevée, la chair restait blanche, mais acide. Bonne quand même, les butzines. Parce que c'était nous qui les avions cueillies et que de notre production nous aurions mangé n'importe quoi. Insensé d'imaginer la même chose sur la table de la maison. La révolte!

Tous autour du foyer. Tandis que l'un d'entre nous était monté faire le guet plus haut. Il s'était assis sur les herbes sèches, tranquille, et regardait le paysage. Le chemin où pourraient passer les ennemis, le lac d'où éventuellement ils viendraient, abordant la rive boisée, discrètement et débouchant soudain à l'entrée de la grotte. Quelle bataille, mes amis!

Nos armes en action, nous les aurions impitoyablement refoulés, ils s'en seraient retournés la tête sous le bras, vaincus, assurés désormais de la force de notre équipe à laquelle il ne fait pas bon s'y crocher!

Le village était là-bas, à droite, au couchant, dont on entendait rien, pas un bruit. Et la Dent en face, à moitié elle-même par cette perspective nouvelle qui la rend moins jolie. Elle est grosse, elle est immense, la Dent, avec ses contreforts boisés que le soleil n'atteindrait qu'en fin de journée, sur le coup de quatre heures, comme maintenant et qui les rendraient un rien plus accueillants. Alors que d'ordinaire cette côte noire, sans clairière, sans habitation non plus, reste sinistre. Où nous n'étions jamais allés et où nous n'irions guère. Bien que ce soit l'un des plus extraordinaire refuge de cette vallée, où vous ne rencontrez personne et où les sapins poussent hauts et droits dans des pentes où la terre, étonnement, ne manque pas. Grasse et en couches épaisses.

Le lac était en face, avec une ou deux barques de pêcheurs arrivées tranquillement du village. Grises ou bleues. Et non les barques des ennemis qui ne viendraient probablement pas.

Des pêcheurs que la fin de la journée appelait. Edgar à coup sûr, Néné, le régent Guignard ou encore Doret, le fabricant de boîtes à vacherin et de bateaux. Eux tous de la race des pêcheurs, leur vie sur le lac. Ils glissaient tranquilles à sa surface et, nous voyant occuper les roches, ils nous ignoraient, à leurs pensées, les prises qu'ils pourraient faire ou celles qui leur avaient échappées hier au soir et qu'ils se promettaient aujourd'hui de reprendre.

Sur notre foyer nous avons placé notre gamelle pour le thé. Faire passer le goût sauvage des butzines. Il montait une grosse fumée. Notre breuvage aurait le fumet des branches d'arbres et des feuilles mortes.

Ils parlaient, les héros. Ils racontaient d'incroyables choses. C'étaient des histoires de grottes, de trous, de cavernes, de kilométrages insensés qui se prolongeaient sous nos pieds, passant par dessous le lac, la Dent même, descendant, tournant, remontant, descendant à nouveau ^(pour) arriver à Vallorbe. Vous suivez Gilbert Rochat dans les Anants de la Vallée de Joux

et vous y êtes. Mais par où passer vraiment, dites, compagnons ? Montrez-nous donc l'ouverture, ces trous immenses, ces cavités profondes en lesquelles on pourrait se perdre pour ne plus jamais retrouver le soleil. Nos imaginations travaillaient. La présence du Grand Creux, à cinquante mètres à bise, n'était pas étrangère à l'élaboration de tels labyrinthes. Tout était étrange ici, avec du mystère et de l'angoisse. A cause des parois rocheuses ou de la profondeur de l'entonnoir. Nous n'aurions pu y dormir en aucun cas, même avec un bon matériel de couchage.

L'après-midi nous suffisait. Et dès que le soleil descendait à l'horizon, au-dessus du village, vers les cinq heures, nous étions déjà partis!

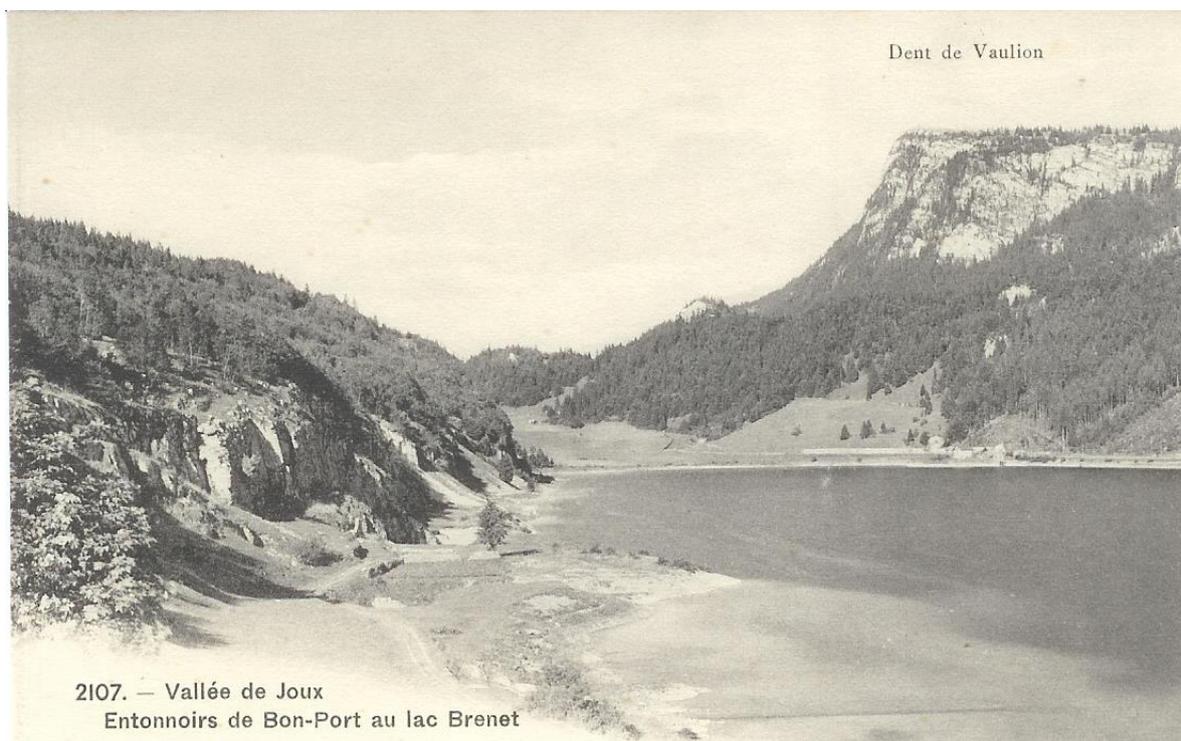
* * *



L'arbre à butzines – pommier sauvage – proche de l'Entonnoir aux Italiens.

Bonport – Fernand Denys, dans : L'Épine des 4 saisons, 1992-1993, reprise de 2018

Bonport, le nom chante triste et doux, car il n'y a plus personne depuis si longtemps. On a de la peine à s'imaginer l'activité intense qui s'y déployait. Tout autrefois, les charrois y passaient. Plus tard, la grande roue horizontale du moulin incendié faisait tourner les meules ; la scierie, emportée par l'inondation, débitait les grands bois et un peu plus loin, on percevait les coups rythmés d'un martinet. Cela ne reviendra jamais, les temps ont changé et les Forces motrices de Joux ont muré les entonnoirs. Pourtant un soupçon de vie s'y manifestait encore en 1930.



Vers les ruines de la maison, un groseillier y portait quelques fruits. Le grand entonnoir, j'y suis descendu à pieds secs parmi les framboisiers, avec la hantise de ne pouvoir remonter parmi toute cette caillasse. Je l'ai vu aussi du haut de la falaise, suspendu à une corde de char bien arrimée à un foyard. Une fois, j'ai assisté à un spectacle d'un autre temps. Le grand creux était plein à ras bord. La masse liquide tournoyait lentement, majestueusement. Une boule de neige, c'était le premier printemps, jetée à sa surface suivait le flot, se rapprochait de plus en plus du centre et finissait par disparaître dans quelque mystérieuse cheminée lacustre.

Près du grand trou, une mini carrière nous livrait des pierres jaunes ornées de plantes fossiles noires. Nous rapportions ces trouvailles à notre instituteur à Lausanne. Sur la gauche, côté village, il y avait une sorte de caverne, ou plus justement une cheminée culminant au milieu de la paroi. Milet y était monté et

avait surgi par cet orifice. Perché comme il était, il aurait pu parler au peuple, mais avec son éternelle pipe à la bouche...

Pour nous, et peut-être pour d'autres générations encore, l'attraction majeure était le Creux Martinet, à vrai dire la décharge publique plus ou moins officielle, voire clandestine des Charbonnières. On y trouvait de tout, cela allait du vieux matelas éventré à la bicyclette désossée, d'un crâne de vache avec ses orbites creuses aux déchets d'usines. On y descendait souvent pour refaire notre stock de bric-à-brac. Le gros avantage résidait dans le fait qu'on était hors du champ visuel des gens de l'Épine. Toutes nos trouvailles n'arrivaient pas jusqu'aux maisons, surtout les plus volumineuses. Sur le chemin, des buissons complices dissimulaient nos trésors, mis en réserve pour le cas où... Les bouteilles à vin mousseux, les plus nombreuses, volaient souvent en éclats contre la paroi rocheuse du fond du gouffre comme des grenades. Ah ! les armes ! Comment avons-nous fait pour ne jamais revenir coupés, blessés ou meurtris de telles expéditions ? Il faut croire une fois de plus qu'il y a un Bon Dieu pour la jeunesse.

Plus tard, bien des années après, lors d'une promenade, je le cherchai en vain, ce cher Creux Martinet, mais je ne le vis plus. Il avait été comblé et l'herbe avait repris ses droits.

Ce jour-là j'ai ressenti une grande tristesse. On m'avait pris une parcelle de mon enfance.



ACL C [1893]

Maison de Bonport

Le Font 12 Avril 1893

A Monsieur le Syndic des Lieu aux Charbonnières

Monsieur et Cher Collègue

La Commission exécutive des eaux de Joue, me charge de porter
à votre connaissance que votre ressortissant Guignard Edouard
domicilié en Bonport avec sa famille, ou il payait dernièrement
une location de 12 fr par mois : a été arrêté par lettre chargée
sous date du 15 Mars écoulé à se chercher un autre logement
pour le 1^{er} Avril. C^{est} que l'entreprise a loué à M^l Clot
Entrepreneur dès cette date. Que malgré les avertissements réitérés
il n'a pas encore voulu quitter le logement qu'il occupe.

La présente a pour but de vous aviser qu'il à 118 heures
dès la réception de la présente pour quitter Bonport à défaut
de quoi M^l le Juge de paix sera chargé de le faire déguerpir
juridiquement

Veillez croire cher collègue mes meilleures salutations

Ernest Rochat

surveillant des Travaux à

Bonport

